



Nuit polaire

Balthazar Kaplan

Nuit polaire

Balthazar Kaplan est né en 1965, à Charenton. Il a publié sous son vrai nom, Guillaume Marbot, deux romans, La Ville aux éditions Michalon en 1998 et Le Chimiste chez Flammarion en 2004.

Il a publié de nombreux articles dans la revue l'Atelier du Roman. Sous le pseudonyme de Balthazar Kaplan, il est l'auteur aux éditions Ab irato de Little Nemo, Le Rêveur absolu : un essai sur la bande dessinée de Winsor McCay (2014).

Il voyage également beaucoup, séjourne plusieurs années aux États-Unis puis au Japon et finit par poser ses valises en Bretagne où il enseigne à l'université de Rennes. Parallèlement à son travail littéraire, il construit une œuvre picturale.



© Balthazar Kaplan, Ab irato, 2021.

À Émilie et Natacha

*L'histoire se passe en Antarctique
aux alentours de 2040...*

Prologue

McEnzie avait un nom qui pouvait faire penser à un explorateur des pôles, pourtant il n'avait jamais mis les pieds là-bas. À dire vrai, il ne s'était jamais senti d'un grand courage physique. La dernière expédition sur les glaciers qu'il avait menée avait été en Alaska, et cette expédition, pourtant limitée à deux semaines, lui avait suffi à ramener des engelures dont il avait longtemps souffert. Sans parler des mauvaises nuits sous la tente, des ronflements de ses collègues, de la mauvaise nourriture dans des gamelles douteuses. Jadis, dans sa jeunesse, il avait parcouru de nombreux glaciers (certains d'entre eux avaient d'ailleurs quasiment disparu depuis), en Europe, en Amérique du Nord et du Sud. Mais avec l'âge, le goût de l'aventure et même celui du contact physique avec la glace s'étaient estompés. C'était désormais les autres qui allaient se les geler tandis que lui se contentait de collecter les données qu'ils lui envoyaient et qu'il analysait en profitant de tout le confort de son université californienne, avec son campus parsemé d'arbres centenaires, les fauteuils club de son bureau, les cocktails et soirées chez les collègues, et les sourires de ses étudiantes. Sa réputation internationale de glaciologue – car il était devenu l'un des meilleurs analystes de la cryosphère – l'accompagnait comme une auréole, relative toutefois car certains de ses collègues du campus ne savaient rien de lui et n'avaient aucune idée de ce en quoi consistait la glaciologie. Mais il avait le respect du conseil d'administration de son université, comme celui de son doyen. Il disposait d'un remarquable laboratoire qui recueillait de très nombreuses données envoyées aussi bien

par les relevés sur place que par des photos satellites. Les outils informatiques dont il bénéficiait étaient parmi les meilleurs du monde. C'est du moins ainsi que le vendait la brochure de l'université mais c'était en grande partie vrai. Et même si la glace s'était pour lui métamorphosée en graphiques, courbes et séries de chiffres, il considérait qu'il n'avait jamais aussi bien compris et maîtrisé son évolution et plus exactement les formes diverses de sa diminution voire de sa disparition. Il se souvenait que, dans sa jeunesse, au début du XXI^e siècle, des gens osaient encore douter du réchauffement climatique. Il le gardait en tête pour se rappeler que la bêtise n'avait pas de limite. Depuis ce temps, la banquise au pôle Nord avait disparu et il y avait même eu un début de conflit armé entre pays riverains de l'océan arctique pour asseoir leur autorité sur le contrôle du nouveau trafic maritime et sur l'exploitation des fonds marins. Un accord international fragile avait permis d'éviter le pire.

Il n'avait donc pas été surpris qu'on fasse appel à lui pour interpréter de nouveaux relevés, effectués deux semaines plus tôt sur la banquise de Ross, en Antarctique. L'évolution de ce continent était plus complexe, du point de vue du réchauffement. Les températures y restaient très en deçà de zéro et certains endroits continuaient à frôler les records de froid. L'étude de la glace y était donc plus intéressante car plus complexe et encore en partie incomprise dans ses mouvements de masse. Ce continent était lui aussi touché par le réchauffement mais ses métamorphoses échappaient encore aux scénarii des scientifiques. C'est pourquoi analyser ces nouvelles données l'intéressait particulièrement. Il avait travaillé à plusieurs reprises sur cette banquise qui, d'ailleurs, n'en était pas une : ce n'était pas de la mer gelée mais la continuation sur la mer d'un glacier, la plus étonnante langue de glace flottante, que des milliards de m² de glace poussaient venant du continent vers le large, sur des centaines et centaines de kilomètres jusqu'à ce qu'elle finisse par se fracturer en icebergs qui partaient alors dériver vers des eaux plus chaudes. Les relevés avaient été effectués très en amont, à plus de cinq cents kilomètres à l'intérieur de la baie. Et ces relevés étaient a priori incompréhensibles. Plus exactement, ils renvoyaient à l'évolution d'une fissure souterraine, qu'il ne comprenait pas. Pourtant il connaissait bien cette fissure. Il en avait été un des premiers informés. C'est une expédition américaine qui l'avait détectée quatre ans plus tôt et l'article qu'il avait écrit à son sujet avait fait un certain bruit car il avait prouvé qu'elle était causée par le réchauffement climatique. Il faut dire que c'était un peu sa spécialité, les fissures dans la glace provoquées par le réchauffement. Il avait travaillé sur celles du Groenland, celles de nombreux grands glaciers du monde. Son article avait surpris. Car la partie orientale du continent antarctique avait toujours paru moins sensible à la

hausse des températures. Mais McEnzie avait montré que l'ensemble du continent jouait comme un système global où la perturbation d'une partie pouvait avoir des effets sur une autre, même très éloignée – il avait eu cette réplique lors d'un débat, qui avait remporté un certain succès : « ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de coléoptère en Antarctique qu'il ne peut pas y avoir d'effet papillon ». De fait, ce n'était pas la hausse des températures de l'air qui importait pour cette partie du continent mais la combinaison de deux facteurs : la hausse des températures des océans qui la bordaient – en se réchauffant, l'eau accélérât la fragmentation de l'iceshelf qui descendait de la plaque continentale ; et l'intensification des vents d'ouest qui tournaient autour de l'Antarctique et apportaient de la chaleur le long des côtes.

Mais les nouvelles données qu'il venait de recevoir lui posaient un problème : l'évolution de cette fracture non seulement avait de quoi inquiéter mais – et pour l'expert qu'il était, c'était presque pire – elle évoluait selon un modèle aberrant. Dans aucun glacier au monde, une fracture souterraine de glace n'aurait évolué ainsi.

Il avait également un autre problème : les circonstances autour du relevé n'étaient pas des plus claires. Il ne l'avait pas reçu selon les protocoles d'échanges d'informations. Il l'avait reçu personnellement, scanné, avec un mot manuscrit d'un collègue chinois. Ce chercheur, il le connaissait, certes, il l'avait rencontré lors d'un colloque et celui-ci lui avait fait une bonne impression. Mais pas au point d'avoir une familiarité qui autorisait un tel échange informel, et dépourvu de toute explication. En soi, l'envoi du relevé était aussi aberrant que son contenu.

Il voulut en savoir plus. Il essaya d'entrer en contact avec lui. Rien dans le document n'indiquait d'où ça avait été envoyé. Il supposa que ce collègue travaillait à la station polaire de l'Ile Inexprimable, la station chinoise en bordure de la banquise de Ross. Intuition qui lui fut confirmée sauf que ledit collègue avait dû repartir en Chine pour des raisons personnelles. Et que depuis, il paraissait avoir disparu de toutes les institutions de recherche en glaciologie.

McEnzie ne pouvait donc se baser que sur ce qu'il avait reçu. La tentation était grande de considérer qu'il y avait eu une erreur dans le relevé, ce que les apparences de l'envoi renforçaient, par leur côté informel, voire brouillon. Ce fut même sa première réaction. Il mit le document au fond d'un tiroir, avec dédain. Mais voilà... Une petite voix en lui, celle du chercheur, lui susurrât qu'il avait tort, qu'au contraire, les grandes découvertes ne s'offraient pas sur un plateau d'argent mais prenaient toujours des chemins de traverse. Il dut alors

accepter ce que cette petite voix lui disait : le relevé était exact et authentique. Il ne devait pas le remettre en cause.

Il se remit alors au travail et passa plusieurs semaines à essayer différentes hypothèses, recourant à tous les algorithmes possibles de son labo. Mais aucun des graphiques obtenus ne correspondait aux relevés qu'il avait reçus. C'était un moment terrible pour un scientifique : devait-il douter du réel ou de la théorie qui était censée l'expliquer ? Il savait que l'histoire de la science avait été faite par ceux qui avaient considéré que le réel ne se trompait jamais. Ce fut une période difficile. Il devenait dépressif, ces collègues étaient surpris de le croiser sur le campus vêtu de façon négligée, mal rasé, les cheveux sales. Ses étudiantes souriaient toujours mais pour se moquer de lui.

C'est un matin, en se réveillant, que l'idée lui vint. Une idée très simple, qui avait l'avantage d'expliquer à la fois l'évolution de la fissure et les circonstances de l'envoi. Simple, lumineuse, immédiate. Il fallait quand même vérifier son exactitude, ce qui nécessitait quelques compléments d'information. Cela lui prit encore un mois pour rassembler ce dont il avait besoin. Il tâtonna car cela n'avait aucun rapport avec son domaine de recherche et il dut l'adapter à la matière spécifique sur laquelle il travaillait depuis si longtemps : la glace. Et lorsqu'il rentra enfin toutes les données collectées et qu'il lança le processus, il lui fallut peu de temps pour voir que le graphique qui se dessinait sur son écran correspondait aux relevés constatés. Son hypothèse était donc la bonne. Il avait trouvé. Il avait compris. Mais au lieu d'en éprouver de la fierté, il en éprouva au contraire une très grande inquiétude...

I

CONCORDIA – ÉTÉ

1

Apollon Maubrey se tenait droit sur le pont couvert de givre. L'air froid, malgré sa combinaison relevée, lui mordait son visage, durcissait ses cils et ses sourcils. Avec sa masse de cent kilos, il avait un peu de la bête et comme la bête, il était doté d'un sens intuitif aigu, primitif. Il se cramponnait au bastin-gage comme s'il était en alerte. La mer, d'un indigo sombre, ne lui offrait que des creux profonds et des crêtes d'écume. Et le vide du ciel lui faisait écho, en l'amplifiant. Ce n'était pourtant qu'un apéritif d'infini et de folie. Une petite musique d'air glacial pour le préparer au grand show polaire. Mais il savait qu'il ne pouvait rien anticiper, rien imaginer, il avançait droit vers un inconnu – il espérait juste qu'avec sa maturité d'homme qui venait de passer les cinquante ans, il pourrait mieux aborder la virginité sidérale qui s'annonçait.

Soudain, il vit l'iceberg. Son premier iceberg. Il ne l'avait pas vu surgir. Celui-ci semblait brusquement tombé du ciel ou surgi de la masse noire de l'océan.

Alors ce surgissement impromptu de l'iceberg, il le ressentit comme une annonce. Mais une annonce de quoi ?

Un iceberg... Quelle chose bizarre, pensa Apollon. Ce n'est que de l'eau et pourtant ça se dresse comme une montagne. C'est immense et lourd et ça flotte comme un bouchon. C'est régulier, presque géométrique, un morceau de plateau blanc, légèrement ébréché et ça impressionne comme un monstre difforme. C'est silencieux et on n'entend que lui, comme si, de même que le blanc est la fusion de toutes les couleurs, son silence était la fusion de tous les bruits.

L'iceberg avait quelque chose de mélancolique dans son impassibilité. Mélancolie du monstre qui se sentait à l'écart ? Mélancolie de la perte, de l'esseulement, loin de son glacier qui l'avait engendré ? Qu'est-ce qu'il essayait de dire à travers son silence ? Bien sûr, se raisonna Apollon, ce n'est qu'un cube de glace détaché d'un glacier antarctique, dérivant au fil d'un courant marin. Seulement, il ne pouvait s'empêcher de le percevoir, ce bloc blanc où l'on aurait pu bâtir un village, comme un éclaireur dépêché pour lui porter un message. Mais

quel message? Message de bienvenue ou message de menace, lui ordonnant de faire demi-tour sur le champ?

Le navire polaire l'ignore et continua droit, cap sur le continent là-bas, terré sous l'horizon, tout en bas du globe, se croyant à l'abri de la folie des hommes, se retirant à l'écart pour laisser libre cours à sa propre démesure.

La mer commença à se recouvrir de fragments de glace, comme si le navire traversait les vestiges d'une explosion blanche. Au loin, l'horizon se doubla d'une grosse ligne sombre. Ce n'était pas le continent, pas du tout. On aurait dit que le ciel là-bas devenait solide et se courbait vers la mer, pour fermer l'horizon. On appelait ça le *watersky*, la mer qui se reflétait sur le ciel.

Et puis vint la banquise... Il y avait, dans cette eau qui se faisait solide comme pour empêcher d'approcher, un peu de ces forêts de ronces qui protégeaient les châteaux dans les contes de fées. Mais l'*Astrolabe III* était un véritable brise-glace, le premier de la flotte française qui pouvait rivaliser avec les navires russes ou australiens. Il fendait la banquise comme des ciseaux une feuille de carton. Et si la lame de sa proue n'était pas suffisante, la force de sa propulsion le faisait monter sur la croûte et finissait par la fracasser de tout le poids de sa masse. À mesure qu'on avançait dans le XXI^e siècle, la France – avec retard, comparé aux autres pays qui avaient également des revendications territoriales sur l'Antarctique, avait investi pour rappeler qu'il fallait compter avec elle.

À l'approche du continent, Apollon s'était imaginé le surgissement d'une forteresse de roches couvertes de glace. Ce qui apparut soudain, alors que banquise et brume se dissipaient, et que le navire progressait dans une eau noire, entre des icebergs clairsemés, certains étrangement bleutés, ce fut une grosse lueur jaune. Arrondie et affaissée comme une immense pieuvre au repos, étalée le long de l'horizon. De ce côté-ci, le continent était un dôme de glace qui, partant du rivage, s'élevait régulièrement jusqu'à atteindre plus de 3 000 mètres de haut à l'intérieur de l'inlandsis. Et c'était sur ce dôme que le soleil venait se réfléchir, l'illuminant comme une cloche de verre.

Les environs de Dumont d'Urville avaient beaucoup changé dans la dernière décennie. Pour permettre l'accostage de navires à grand tirant d'eau, des travaux importants avaient été faits, notamment le creusement d'un chenal et la construction d'infrastructures portuaires. L'*Astrolabe III*, en empruntant ce chenal, passa devant la base scientifique, identique à elle-même, toujours là, sur son îlot des Pétrils depuis 1956, avec ses bâtiments métalliques, aux reflets beiges ou orange, reliés entre eux par des passerelles sur pilotis – et le navire glissait devant

comme s'il saluait les pionniers. Puis il entra dans le nouveau port. Apollon découvrit les grues, les quais, les entrepôts, et au-dessus, sur la crête, un chalet d'éoliennes qui tournoyaient en cadence. Une nouvelle ère avait commencé. Il y avait même plus loin, à mi-pente, le premier centre touristique austral, qui tournait le dos au port mais restait parfaitement visible, telle une grosse limace d'acier couleur rouille. Et la baie vitrée qui le fendait de part et d'autre permettait aux touristes allongés sur leurs transats, bien au chaud, de profiter de l'étonnante clarté d'été. C'était une des haltes les plus connues du continent pour les croisières qui pullulaient depuis une trentaine d'années. Le centre disposait aussi d'une unité de secours, bien utile, car il y avait régulièrement des touristes à soigner, pour engelures mais aussi pour coups de bec d'oiseaux protégeant leurs nids. Si les manchots ressemblaient à des peluches qu'on avait envie de caresser, les pingouins les plus ridicules étaient ceux qui les poursuivaient de leur téléphone portable.

Le continent était placé sous le protocole de Madrid. Ratifié en 1998, celui-ci établissait pour une période de cinquante ans une protection complète du continent, la présence humaine ne devant être dévolue qu'à la recherche scientifique et de façon très limitée au tourisme. Les revendications territoriales des sept pays (dont la France) avaient été gelées dès les années 1950, notamment sous la pression des États-Unis qui, arrivés trop tard pour s'octroyer une part du gâteau, considéraient que l'Antarctique était à tout le monde, ce qui ne les empêcha pas de prendre position autour de la mer de Ross et d'en faire leur chasse gardée officielle. Au fil du temps, les bases avaient proliféré, avec des motivations scientifiques parfois douteuses. La communauté scientifique s'inquiéta de cette prolifération incontrôlée, inquiétude relayée par certains gouvernements et cette prise de conscience amena la création d'une administration autonome en 2030. Celle-ci était dirigée par un gouverneur mandaté par le Conseil antarctique, instance qui réunissait tous les pays présents sur ce continent, soit – au moment où Apollon s'apprêtait à poser le pied sur le continent, près d'une soixantaine. Après un premier gouverneur insipide, dont l'activité essentielle avait été de ne froisser personne, une femme fut nommée, une Australienne d'origine marocaine. Une femme énergique, déterminée à protéger le protocole, et même à étendre ses prérogatives. Prête donc à se faire beaucoup d'ennemis. C'est elle qu'Apollon rencontra un soir de juillet, à des milliers de kilomètres de ce continent où il n'avait jamais mis les pieds (et qui était alors le cadet de ses soucis), dans un cadre qui n'avait rien de glacé mais avait au contraire la chaleur d'un petit restaurant parisien, pas loin de Montmartre. Il

avait cru cette rencontre fortuite mais il découvrit plus tard qu'elle ne l'était pas : la gouverneure avait profité d'une tournée des capitales européennes pour le rencontrer. Sans le savoir, Apollon avait été recommandé par une connaissance commune et la gouverneure voulait voir qui il était avant de le recruter. Le « recruter » : le terme était exact mais pas dans son sens courant. Car, en fait, le poste sur lequel il devait candidater et pour lequel il fut accepté, ne relevait pas de l'autorité de la gouverneure. Mais elle avait agi de façon souterraine pour qu'il l'obtînt car elle comptait sur lui pour une autre mission, une mission dont ils seraient, l'un et l'autre, les seuls à connaître l'existence.

2

Tout en supervisant le déchargement de l'*Astrolabe III*, Apollon se laissa envahir par ses premières sensations. La lumière était tranchante comme les arêtes de glace, vive comme les cliquetis sonores des chaînes et des poulies des grues déposant les containers sur les quais. La côte se fragmentait en îlots et en morceaux de glace dérivant, comme un immense puzzle qui se délitait juste sur ses franges. Sur la terre ferme – du moins si l'on pouvait appeler ainsi ce mélange de congères et de roches qui pointaient leur bout de nez, se dressaient des entrepôts couverts de neige entre lesquels allaient et venaient des motoneiges sous les cris des pétrels. Derrière les baraquements, une étendue blanche qui montait vers le ciel au point de s'y confondre. Il y avait, dans tout cela, un côté chaotique, inachevé, en transition, qui enthousiasmait Apollon sans qu'il sût pourquoi.

Les containers s'entassaient sur le quai. Ceux destinés à la base Concordia étaient posés directement sur des wagons plats, que s'apprêtait à tirer, au bout de la chaîne, un énorme half-track. Apollon, de son pas lent, remonta la rangée de containers. Il entendit alors une voix d'homme (il ne pouvait pas le voir, caché par les containers) qui dit avec un accent italien : « Pour remplacer Henning, on a nommé un type qui n'a jamais mis les pieds en Antarctique. *Non capisco* ». Et une voix de femme lui répondre : « il faudra l'aider ». Apollon ne réagit pas et finit de remonter la rangée puis passa de l'autre côté. L'homme et la femme se dirigeaient vers le navire, allant à sa rencontre, sans savoir qu'il était derrière eux. Apollon les héla, ils se retournèrent, l'aperçurent et firent demi-tour. Ce qui surprit Apollon, c'est qu'ils ne paraissaient pas avoir froid. Alors que lui serrait les lèvres et se contractait dans sa grosse doudoune, eux avançaient nonchalamment, la combinaison ouverte, le col débraillé, sans bonnet sur les cheveux. L'homme était un grand type, au visage émacié et la femme, de taille moyenne, avait des cheveux châtain souples attachés en queue de cheval. Quand elle arriva sur lui, elle ôta ses lunettes de soleil, révélant de jolis yeux bleus.

« Salut, tu dois être Apollon ? »

Elle avait un sourire franc qui plut tout de suite à Apollon.

« Oui, c'est moi, ça ne se voit pas ? »

La jeune femme le regarda interloquée. Apollon haussa les épaules :

« T'inquiète... C'est juste pour éviter l'habituelle plaisanterie sur mon prénom. Tu dois être Cécile, c'est ça ? »

– Oui. Voici Giancarlo. »

Apollon lui serra la main, soutenant son regard qui essayait de le jauger. Avec sa silhouette de rugbyman et son air direct, Apollon inspirait généralement confiance, il partait avec un crédit positif qui lui faisait gagner du temps, le temps qu'on comprenne qu'il était également un type sérieux. Mais Giancarlo resta de marbre :

« Bon, je vous laisse. Je dois superviser le déchargement du nouveau matos. »

Apollon approuva de la tête. Giancarlo était le responsable technique, le poste en fait le plus important car de ses compétences ou ses erreurs dépendait la vie des membres de la base, surtout pendant l'hiver. Apollon ne prit pas ombrage de son attitude. Il avait lu dans son dossier que Giancarlo avait une réputation exceptionnelle, il était considéré comme un des meilleurs responsables techniques du continent. Et même si les imprimantes en 3D permettaient désormais de fabriquer facilement certaines pièces de rechange, la complexification des installations avait augmenté proportionnellement les emmerdes techniques. Giancarlo, lui, était un virtuose. Ce n'était pas pour rien qu'on le surnommait le « magicien ». On le disait capable de réparer n'importe quelle panne. Apollon était convaincu que leur sérieux respectif finirait par les rapprocher.

« Dis, Cécile, demanda-t-il en se tournant vers elle, ça serait possible d'avoir une bière bien fraîche ici ? »

– Pour la fraîcheur, pas de problème. Pour la bière, je ne sais pas...

– Une femme qui a de l'humour ! Super !

– Et macho avec ça !

– Faudra t'habituer : je suis une face de brute qui cache une âme... de brute.

– Avec un tel prénom, tu es une véritable tromperie sur la marchandise. »

Apollon éclata de rire, son premier rire antarctique.

Ils se rendirent à la capitainerie du port où siégeait également le préfet, en charge de ce morceau de territoire, la Terre Adélie, que revendiquait la France. Le préfet était un jeune technocrate assez sûr de lui, qui sentait encore la peinture fraîche de son école. La création de son poste avait fait jaser : l'État français dans sa nature napoléonienne débarquait sur le sixième continent, pour

répondre à la création du poste de gouverneur antarctique. Il reçut Apollon courtoisement, mais brièvement, il avait à faire, et la base Concordia, bien que franco-italienne, était située hors de la Terre Adélie, dans le secteur australien, elle ne relevait donc pas directement de ses compétences. Il devait néanmoins suivre tous les citoyens français présents sur cette partie orientale du continent, cela faisait partie de ses missions.

Son désir d'abrégé au plus vite leur rencontre agaça Apollon. S'il n'était pas le directeur de la base Concordia, il était quand même son « manager » – c'était le terme officiel, c'est-à-dire le numéro 2, dont la responsabilité était d'assurer le bon fonctionnement de l'une des plus grandes bases scientifiques de l'Antarctique oriental. Et sans même parler de sa mission secrète et de ses accointances avec la gouverneure qui auraient fait pâlir de respect et de crainte ce petit haut fonctionnaire, Apollon remplaçait, qui plus est, un homme présumé mort et dont on n'avait jamais retrouvé le corps.

Alors que le préfet s'apprêtait à le quitter, Apollon se déplaça l'air de rien dans l'encadrement de la porte et du fait de sa masse, l'autre ne pouvait plus passer pour sortir. Apollon n'avait aucun culte pour la force physique, mais il n'avait aucun état d'âme à utiliser les armes dont il disposait – non pas sa force, mais son « épaisseur » – quand les circonstances l'exigeaient. Il savait qu'on ne bousculait pas un homme qui pesait quarante kilos de plus que vous, même quand on était préfet. Et avant que le préfet ne s'indigne, il lui demanda d'une voix douce : « Puisque je suis là, serait-il possible de récupérer l'ordinateur de Henning ? ». Le préfet le regarda ahuri, comme s'il lui demandait une chose incongrue. « Dans le cadre de l'enquête sur sa disparition, vous en avez pris possession, d'après ce qu'on m'a dit. Mais l'enquête est close, non ? Et il s'agit de l'ordinateur de mon prédécesseur, il y a dedans des dossiers dont je vais devoir également m'occuper ». Le préfet agita ses lèvres en une moue plutôt comique, une sorte de babillage muet par lequel, probablement, il cherchait à exprimer la confusion de son esprit. Puis il revint vers son bureau, sortit une clé, ouvrit une armoire métallique derrière lui et en extirpa un ordinateur de nouvelle génération, pas plus épais qu'une feuille de papier pliée en deux. « Il ne vous sera pas d'un grand usage. La plupart des documents dont vous aurez besoin sont sur l'intranet de la base. Nous sommes parvenus à ouvrir sa session pour les besoins de l'enquête, mais nous n'avons rien trouvé d'intéressant... ». Le préfet s'était rapidement ressaisi et Apollon eut l'impression fugitive qu'il semblait le défier. Tu veux faire ta petite enquête ? semblait-il dire, eh bien vas-y, on verra si tu fais mieux que nous...

En sortant de son bureau, Cécile conduisit Apollon à l'étage en dessous, où se trouvait un distributeur de boissons clinquant neuf.

« Je vois que les signes les plus avancés de la civilisation ont atteint ce continent... »

– C'est une machine de Chamcepoix, c'est lui qui l'a installée, expliqua Cécile.

– C'est qui ?

– Un entrepreneur français, une sorte de grossiste qui assure l'approvisionnement des bases. Il est installé sur l'Île du Roi-George, à l'autre bout du continent, mais il met un point d'honneur à ravitailler les principales bases, qu'elles soient américaines, européennes ou asiatiques, avec son drôle d'avion. Un libéral convaincu qui veut montrer qu'une PME peut mieux faire que l'État, mais, si tu laisses de côté son discours, tu verras, il a un côté aristo déjanté qui le rend sympa et drôle. Par un tour de passe-passe juridique incroyable, il a réussi à faire valider son entreprise par le Conseil antarctique. C'est, à ce jour, la seule société dont le siège est ici, sur ce continent.

– Et là, dans la fente, je mets quoi, comme monnaie ?

– D'abord, tu ne mets rien parce que tu es mon invité. Ensuite, tu dates un peu, il n'y a pas de fente. On paie en carte, comme partout...

– En carte bleue ? Mais je n'ai pas pris la mienne...

– T'inquiète... C'est le cas de la plupart des gens, ici. La carte dont je parle, c'est une carte de Chamcepoix qui est offerte aux nouveaux arrivants, payée par la base. Après, tu la recharges en ligne...

– Et les prix sont libellés en quoi ? En monnaie antarctique ?...

– Très drôle... Une monnaie pour quoi faire ? Il n'y a rien à acheter ou échanger, ici, et on se déplace peu sur le continent du fait des conditions. La carte comprend un nombre de points et son prix est fixé dans toutes les monnaies des pays présents sur le continent.

Apollon fit une moue, peu enclin à prolonger cet exposé d'économie antarctique. Il s'assit sur un banc contre le mur, puis se mit à siroter sa bière, les jambes étendues, les yeux clos, le visage offert au rayon de soleil qui passait par la vitre.

– On est quand même mieux sur la terre ferme. Je n'ai jamais eu l'âme d'un marin. Mon estomac a retrouvé sa place mais je ne suis pas sûr que ce soit dans le bon sens.

– Tu sais comment on surnomme l'*Astrolabe* ? dit Cécile, en souriant.

– Non...

– Le *Gastrolabe*...

– Ça me rassure, je ne suis pas le seul... Bon, dis-moi, Cécile. Comment est l'ambiance à Concordia ?

– L'ambiance ? Tu veux dire : comment se passe la vie quotidienne... ?

– Ça, je le verrai bien. Non, tu m'as compris... »

Cécile soupira, en grimaçant.

« En apparence, ça va... Mais il y a une angoisse rampante... »

Apollon ne dit rien, mais son regard fixé sur elle l'invitait à poursuivre.

« On ne comprend toujours pas... », finit-elle par ajouter, avec lassitude, «... pourquoi Henning est sorti ce soir-là... Et pourquoi il s'est enfoncé dans le plateau pour aller se jeter dans une crevasse... »

– On a retrouvé son corps finalement ?

– Non, la crevasse est profonde et dangereuse. Son corps appartient au continent, désormais.

– Mais comment sait-on qu'il s'est jeté dans la crevasse ?

– Parce qu'on a retrouvé sa combinaison juste au bord. Et que les environs, comme tu vas le découvrir, c'est un désert plat de glace. De toute façon, avec une température de -80°C , tu ne t'amuses pas à jouer à cache-cache très longtemps...

– Un suicide donc ?

– Oui, évidemment. Il était dehors de son plein gré alors que rien ne l'y obligeait, au contraire. Toute sortie était interdite. Et pourtant, on est sûr qu'il a ouvert le sas...

– Comment on le sait ?

– Parce que les températures extérieures étaient telles que le protocole d'interdiction de sortie avait été mis en place. Seules deux personnes pouvaient déverrouiller les mécanismes, Patrice, le directeur, et lui, le manager, chacun ayant un code propre. C'est le code de Henning qui a été activé.

– On a une vidéo où on le voit taper son code ?

– Une vidéo ? Non ! On n'est pas une banque. C'est une simple base scientifique, perdue en Antarctique...

– Et on sait pourquoi il a fait ça ?

– Non, c'est ce que je te disais. C'est ça qui nous tarade.

– Qu'en pense le médecin ? »

Sur le visage de Cécile, des rides de dépit se creusèrent au coin des lèvres. Apollon comprit qu'elle culpabilisait de cette disparition, elle n'avait rien vu venir. Elle n'était pas la seule, beaucoup se posaient des questions et si Apollon lui avait dit que c'était une des raisons de sa présence, ça l'aurait rassurée. Mais, bien entendu, il n'en ferait rien...

« Probablement un coup de folie... Ça ne nous soulage pas pour autant, bien au contraire... Un type sensé, la tête sur les épaules qui pète soudain un câble... Alors, tu comprends, même si une partie de l'équipe a été renouvelée avec la rotation estivale, tout le monde se dit que ça pourrait lui arriver... En tant que médecin de la base, je suis obligée de redoubler de vigilance... »

Un silence s'installa entre eux, juste troublé par le ronronnement soudain et incongru du distributeur.

« Tu verras, reprit-elle, l'hiver austral est dur, très dur. Il faut être solide pour y résister. Je suppose qu'on t'a fait passer des tests.

– Oui, oui, j'y ai eu droit... »

Il grimaça. Cela n'avait pas été la partie la plus agréable de son recrutement.

Giancarlo apparut alors sur le seuil pour les informer que le déchargement était terminé et que le monorail les attendait.

3

Autrefois, pour ravitailler Concordia, il y avait le « raid ». Un convoi d'une dizaine de tracteurs tirant les containers, véritable caravane motorisée que précédait un chasse-neige chargé de dégager la piste des congères. L'ensemble progressait à une vitesse de 15 km par heure et mettait deux semaines pour parcourir les mille kilomètres. Il consommait une quantité effrayante de gasoil par jour. En 2028, en même temps que l'agrandissement et la modernisation de la base, on décida la construction d'un monorail, le seul sur le continent. Une tranchée fut creusée de façon à atteindre la glace dure, immuable, avec laquelle on construisit le rail, aussi dur que du béton. Le monorail lui-même se déplaçait sur coussins d'air, alimenté par des batteries électriques qui occupaient un tiers de l'appareil et n'émettaient aucune pollution. Sa vitesse pouvait atteindre par beau temps plus de 150 km/h. Le plus souvent, du fait de son chargement et de la pente (il passait du niveau de la mer à plus de 3 000 mètres d'altitude), il progressait autour de 90 km/h. Lorsque ses sonars repéraient des congères déposées par le vent, il ralentissait et sa proue en accent circonflexe rejetait les amas de neige sur le côté. Bien qu'enfoncé à mi-hauteur pour se protéger des rafales, parfois des tempêtes soudaines l'obligeaient à s'arrêter. La tempête passée, les passagers devaient sortir pour le dégager.

Quand Apollon aperçut le monorail, il lui fit plutôt l'effet d'un suppositoire en aluminium. À chaque extrémité de ce gros médicament obscène, se tenait une locomotive. Dans la partie centrale, les containers étaient chargés latéralement puis poussés au fond sur des glissières et solidement arrimés.

À la suite de Cécile et Giancarlo, Apollon entra dans le « suppositoire ». Un premier sas. La porte se referma derrière lui, une autre s'ouvrit devant. Un second sas, un vestiaire qui sentait la sueur. Ils se déchaussèrent et enlevèrent les combinaisons qu'ils rangèrent avec leurs autres affaires dans des casiers. Ils accédèrent enfin au compartiment passagers, où régnait une température plus clémente. Ça ressemblait à l'intérieur d'un avion, en plus déglingué (appui-tête

branlant, accoudoir détaché, porte de compartiment bagage incapable de se fermer). Les ouvertures, qui donnaient sur un ciel bleu très pur, étaient au plafond (sur le côté, cela aurait été inutile puisque le monorail avançait enfoncé dans la glace). Pas beaucoup de passagers pour ce voyage, la nouvelle équipe estivale était déjà arrivée un mois plus tôt. Apollon alla les saluer – des scientifiques français qui revenaient d’une mission dans une base étrangère et d’autres, étrangers, qui allaient rencontrer leurs collègues à Concordia pour quelques jours. Puis il s’installa dans un coin du compartiment, à l’écart, avec Cécile et Giancarlo. Il ouvrit son ordinateur et, en fonction des documents qu’il faisait défiler sur l’écran, il se mit à poser des questions. Pour celles d’ordre technique, c’est Giancarlo qui répondait. Le visage allongé, le crâne dégarni, une bouche en fente, presque sans lèvres, le regard scrutateur de ses yeux enfoncés dans leurs orbites. Il ne parlait pas facilement mais ses réponses étaient précises, c’était évident qu’il maîtrisait parfaitement son domaine, sa réputation n’était pas usurpée. Cécile, elle, répondit aux questions qui concernaient le fonctionnement et la vie de la base, et les améliorations à apporter. Elle parlait facilement, avec son expression franche, ses lèvres bien dessinées, toujours prêtes à sourire mais lorsqu’un doute ou une gêne survenait, ce n’était pas son visage qui l’exprimait, mais davantage ses gestes, comme de ramener sa queue de cheval devant elle pour la lisser. Apollon trouvait que l’un et l’autre, tout en se prêtant à sa curiosité, lui répondaient avec un certain détachement. Ils devaient considérer que les vrais problèmes n’étaient pas là, ce en quoi ils avaient probablement raison. Il y eut juste un moment, très bref, comme la percée fugitive d’un rayon, dans un ciel couvert. Ce fut lorsque Giancarlo évoqua la question du forage. Il en parla à sa façon, c’est-à-dire factuelle, comme une part du dispositif dont il avait à s’occuper. Mais ce mot provoqua un soupir chez Cécile :

« Ce forage... J’étais pour... Finalement je ne sais plus trop quoi en penser... C’est devenu presque secondaire... »

Apollon, d’un regard velouté comme il en était capable quand il le fallait, l’invita à s’exprimer davantage. Mais quelque chose dans l’air, peut-être le lieu ou le moment, ne se prêtait pas à la confiance et il n’insista pas. La discussion se poursuivit en se perdant en généralités. Il y mit fin en prétextant vouloir se reposer. Ce n’était d’ailleurs pas un prétexte. Il savait que, dès son arrivée à la base, une longue journée l’attendrait encore – si l’on pouvait parler de journée puisqu’il n’y avait plus de nuit... – et, en se calant au fond de son fauteuil, il s’endormit très vite.

Le monorail arrivait à destination, comme le laissait entendre son ralentissement progressif. Puis, les hublots, situés sur le toit, passèrent brutalement d’un pan de ciel lumineux à une ombre métallique : le monorail s’arrêtait sous la base.

Pour sortir, le même protocole qu’au départ mais à l’envers, avec davantage d’embouteillage dans le sas, chacun cherchant ses affaires. Quand, enfin, il put sortir et se retrouver sur le quai, il aperçut autour de lui de gros piliers, comme des jambes de gros nains géants, s’arc-boutant pour soulever une masse monstrueuse. Cette masse, c’était celle du module S (Sciences), l’un des trois modules de la base, qui s’élevait au-dessus d’eux. Entre le sol – un treillis métallique posé sur une neige d’un gris bleuté, et au-dessus, le bâtiment qui formait un plafond vaste, presque étouffant, dans cette meurtrière horizontale et circulaire, Apollon découvrit ce qu’il était venu voir : l’infini blanc...

Mais déjà on sortait les conteneurs du wagon central et on les rangeait méthodiquement, par modules. Ceux qui étaient destinés au S, une équipe s’activait déjà à les ouvrir puis à disposer les cartons et paquets sur un monte-charge. Les autres étaient posés sur des chariots plats tirés par un tracteur automatique.

« Ceux-là vont au module V (Vie). Ce sont essentiellement de la nourriture, des produits d’entretien, des bricoles souvent essentielles comme des ampoules ou des joints.

– Et ces caisses étanches, couleur saumon, qui attendent sur le côté ?

– Demande à Giancarlo, c’est lui qui gère. »

Cécile prit Apollon par le coude et l’invita à la suivre. Ils marchèrent sur le treillis métallique, véritable réseau de sentiers rectilignes qui se croisaient de façon perpendiculaire. Les semelles de leurs grosses chaussures crantées raclaient les stries de métal, provoquant un brouhaha métallique étrange dans cette atmosphère bleutée et pure. Quittant le module S, Apollon se retrouva soudain avec du ciel bleu au-dessus, un ciel d’un bleu magnifique, intense. Puis ils glissèrent sous un nouveau module – les trois étaient de taille à peu près équivalente – le module AT (Administration & Technique). Un tube de verre les attendait, ils s’y engouffrèrent, la porte se ferma derrière eux et les voilà aspirés vers le haut. À peine Apollon avait-il foulé le sol antarctique, du moins sa masse neigeuse, qu’il se retrouvait propulsé vers des limbes artificiels, le condamnant à la lévitation humaine.

Sortis de l’ascenseur, à nouveau un sas.

« On passe son temps à s’habiller et se déshabiller, ici, râla Apollon.

– On se distrait comme on peut, répondit Cécile. En attendant, fais ce que

je fais. Choix d'un casier, combinaison sur le cintre, chaussures crantées en bas à droite, gants, masque, bonnets, en bas à gauche, puis fermeture de la porte.

– Bien mon adjudant. »

Tout en s'appliquant avec une ostentation comique, il remarqua, au-delà des vitres du sas, un petit comité d'accueil qui l'attendait. D'après les photos du dossier qu'il avait étudié pendant son voyage, il put les reconnaître facilement. Mais c'est en leur serrant la main que son instinct put faire une première évaluation de ses futurs collègues. Patrice, le directeur de la base : visage décidé en apparence, pommettes carrées, menton anguleux, coupe de cheveux à ras, au gris argenté, yeux clairs ; mais derrière ses lunettes au design élégant, quelque chose de flottant, de moins fiable. À côté de lui, la silhouette massive, toujours penchée en avant comme s'il se préparait à foncer ou à courir : Olivier, le directeur scientifique, avec sa bonne bouille ronde, ses cheveux bouclés blondasses en pagaille, un début de calvitie qui semblait les repousser vers l'arrière, ses lunettes carrées, le genre de type avec qui on a envie de boire un verre. Et pourtant, lui aussi avait dans son regard, une sorte de distance, une intelligence probablement capable de contenir cette spontanéité ou de s'en servir.

Après quelques échanges convenus, ils s'engagèrent dans une passerelle suspendue pour gagner le module S (furtivement, par les hublots, Apollon recueillit un peu de cette lumière absolue qui venait du dehors). Ils débouchèrent alors dans une cafétéria. Là les attendait déjà une grande partie des membres de la base, dans un brouhaha bon enfant. Et quand ils furent au complet, environ quatre-vingts personnes, Patrice commença son discours de bienvenue.

En voyant cette petite foule rassemblée, Apollon retrouva ce plaisir du groupe, cette énergie faite de curiosité, d'observation, d'excitation, d'échanges. Il se dé-finissait volontiers comme un solitaire qui aimait la compagnie. Il suivait son chemin, savait où il devait aller mais il aimait que son chemin ne fût pas un désert humain, il aimait côtoyer les autres, partager, faire un bout du chemin ensemble, construire des moments collectivement. Il aimait vraiment cela. Ce plaisir ne l'empêchait pas toutefois d'étudier ces visages qui lui faisaient face. À l'origine franco-italienne (et ces deux pays formaient encore le groupe majoritaire), la base s'était ouverte aux autres pays de l'UE. Mais ce qui distinguait les membres les uns des autres, ce n'était pas tant leur nationalité que leur appartenance à l'un des deux ensembles, de nombre à peu près égal : les scientifiques et les techniciens. C'était assez facile de deviner à quel groupe ils appartenaient. Contrairement à la vie en France, c'était les techniciens les plus considérés car tout dépendait d'eux. Leurs compétences relevaient aussi bien de problèmes

de tuyauteries ou de câbles – mais au pôle, ces questions-là devenaient vitales – que de supervision technologique beaucoup plus élaborée, qui, ailleurs, aurait relevé des ingénieurs. Il se dégageait d'eux une impression d'assurance et de sérieux. Les scientifiques, eux, semblaient n'avoir pour point commun que de ne pas en avoir, justement, tant leurs personnalités paraissaient variées, voire un brin fantasques. Il y avait des glaciologues, des climatologues, des astronomes et astrophysiciens, des spécialistes du magnétisme terrestre, des sismologues, des microbiologistes et même un chasseur de météorites surnommé Barberousse et qu'Apollon identifia assez vite, avec son crâne chauve et sa grande barbe broussailleuse. Mais, tout comme les techniciens, ils avaient chacun à la fois une expertise – celle de leur discipline – et une polyvalence nécessaire à la vie de la base.

Certains, dans l'assistance, observaient Apollon le regard en coin. Il ressentait globalement une certaine réserve dans l'assistance. Était-ce à son égard, à son profil atypique, sans expérience polaire ? Soudain, il se dit qu'il avait peut-être présumé de ses capacités, qu'il s'était fourvoyé en acceptant ce poste (et cette mission). Mais Patrice se tournait déjà vers lui pour lui donner la parole. Surmontant cette poussée de stress qui l'avait saisi par surprise, il sourit et se mit à parler, de sa voix grave, posée. Il remarqua aussitôt les visages devenir bienveillants. Et même s'il se savait doté d'un certain charisme, il comprit que cet effet avait une autre explication : ils semblaient attendre quelque chose de nouveau, venant de lui, quelque chose qu'ils n'attendaient plus de Patrice (et cette impression fugitive, il se la reformulera plus tard autrement : le directeur ne faisait pas l'unanimité...).

Il commença par leur parler de son passé : il joua la franchise, il n'avait pas d'expérience antarctique, mais il avait l'expérience d'un autre lieu clos et difficile – une des premières stations sous-marines où il avait travaillé comme directeur du personnel (et là aussi, il avait eu une mission secrète à accomplir, prouver que certains accidents étaient le fait d'actes criminels et identifier le coupable – et c'est la réussite de cette mission qui expliquait qu'on l'avait plus tard recommandé auprès de la gouverneure – bien sûr, de tout cela, il n'en dit rien). Il leur parla également de sa passion de la haute montagne, contractée très jeune (son père avait été guide), son goût des courses de neige, des glaciers. Il leur parla d'expériences mutuelles, d'échanges, il leur parla d'écoute, il sera à leur service, son rôle est de faire en sorte que tout marche pour le mieux, il est la courroie de transmission entre l'intellectuel et le matériel, entre l'individu et l'institution, entre la science fondamentale et les besoins d'argent. Son

discours ne dura pas longtemps, à peine dix minutes, mais chacune de ses phrases était une dose d'énergie et de sens envoyée à cette bête aux 80 visages, qui lui faisait face. Et cette bête semblait lui renvoyer en retour un écho chaleureux. Pourtant, dans le silence qui suivit son discours, il perçut comme une hostilité rampante. Il ne comprenait pas : en parlant, il avait retrouvé de sa confiance en lui, il savait qu'il allait plaire à certains, déplaire à d'autres mais qu'il gagnerait progressivement l'estime de la plupart grâce à son sérieux, sa force de travail. Et il avait l'impression d'avoir réussi à transmettre un peu de cette assurance. Alors d'où venait ce malaise qu'il éprouvait ? Soudain, il comprit que cette inquiétude n'était pas en lui, c'était précisément cela qui suintait dans ce silence. Elle émanait d'eux, elle rôdait parmi eux. Et il devina d'où elle venait. De cet événement inidentifiable et incompréhensible : la disparition d'Henning.

Une femme finit par lever la main, une femme d'une quarantaine d'année, blonde, cheveux courts, corps robuste – Apollon l'identifia aussitôt comme une grande gueule, une rentre-dedans, le genre de personnes qui donnent des coups en guise d'accueil. Et selon la façon dont se passait ce choc, ce genre de personnes devenaient des premiers alliés ou des premiers ennemis.

« Claudia, tu as une question ? », demanda Patrice.

« Oui, dit l'Italienne, avec son joli accent chantant. Je voudrais demander à notre nouveau manager pourquoi il s'appelle Apollon. C'est pas vraiment un dieu grec, question beauté. »

Éclats de rire dans le groupe, sourire gêné de Patrice, esclaffement d'Olivier, regard en coin de Cécile. Apollon esquissa une petite moue forcée. Cette Claudia se croyait originale, mais cette question, on la lui avait posée cent fois dans sa vie. Adolescent, il avait maudit ses parents pour leur pseudo-originalité et il s'était promis qu'il changerait de prénom dès qu'il pourrait. Et puis à dix-huit ans, quand il en avait eu le pouvoir, finalement il s'était aperçu qu'il s'y était fait, qu'il s'était construit dans cette difficulté et qu'il savait désormais anticiper la provocation.

« Eh oui, c'est vrai, ma mère a voulu forcer les choses. Elle a pris le baptême pour une revendication syndicale. Et ça n'a pas marché. »

Nouveaux éclats de rire.

« Mais... Apollon était aussi le dieu de la raison, de la clarté, de l'ordre. Pour un manager, ma foi, ça me va... »

Il y eut des sourires, la femme nommée Claudia fit une moue amusée, comme pour saluer la qualité de la répartie.

Le chasseur de météorite, Barberousse, prit la parole.

« Et ta vie, dans la station sous-marine, tu l'as vécue comment ?

– Bah... il y avait un avantage et un inconvénient...

– Qui étaient... ?

– L'inconvénient, c'est qu'on ne pouvait pas sortir dehors... »

Un petit rire parcourut l'assistance.

« Et l'avantage ?

– C'est qu'on ne devait pas sortir dehors. »

Barberousse le regarda surpris puis éclata de rire, ce qui provoqua l'hilarité générale.

D'autres questions surgirent, plus professionnelles mais assez vite, Patrice intervint pour dire qu'il fallait laisser le temps à Apollon de débarquer, qu'on verrait ça en temps et en heure.

Et soudain quelqu'un lança :

« Et le forage, tu es pour ? »

Patrice lâcha à voix basse : « fait chier ». Il reprit aussitôt la parole, d'une voix irritée : « S'il vous plaît, chaque chose en son temps, on est là pour souhaiter la bienvenue à Apollon, alors maintenant buvons, les bulles s'impatientent ! ». Et il s'empara d'une coupe : « À ton futur antarctique ! À Concordia ! Santé ! »

Et les tensions palpables disparurent aussitôt dans la précipitation brouillonne des convives vers le buffet où s'étaient des petits fours et des flûtes de champagne.

Olivier rejoignit Apollon et, le prenant amicalement par l'épaule, le poussa à l'écart. Il lui souffla alors dans l'oreille, en aparté : « La dernière question n'était pas inintéressante. Quelle est ta position là-dessus ? ». Mais Patrice, posté derrière lui, veillait au grain : « Désolé Olivier, c'est une question trop sérieuse pour être discutée en catimini. On l'abordera lors de notre réunion du *board*. Apollon entendra nos arguments, il a peut-être déjà les siens, on fera ça posément, calmement ». Olivier haussa les épaules en soupirant. « Toi, tu changeras jamais ». Apollon les laissa à leurs échanges, et alla rejoindre d'autres convives qu'il ne connaissait pas. Même si l'attitude cassante de Patrice avait quelque chose d'agaçant, il n'avait pas vraiment tort, pensa Apollon qui n'aimait pas qu'on le force à abattre ses cartes.

4

Pour le bureau, Apollon hérita de celui de Henning, ce qui était normal. Mais pour la chambre aussi, ce qui lui plaisait moins. La base, en plein été austral, tournait à plein régime, il n'y en avait donc pas d'autres disponibles, d'autant que la plupart des membres devaient partager leur chambre avec un autre estivant, alors qu'en tant que manager, il avait le privilège d'en avoir une individuelle, comme le lui fit remarquer Claudia, l'astrophysicienne qui l'avait provoqué sur son prénom.

« Je vais quand même la partager, lui répondit Apollon. Je vais la partager avec un fantôme.

– Certes mais, au moins, un fantôme, ça ne ronfle pas. Et puis ce n'est pas la chambre de Henning. C'est une chambre que Henning a occupée un an et demi durant. Mais il y a eu bien d'autres personnes avant lui et il y en aura bien d'autres après. »

Elle a raison, se dit-il en entrant dans la chambre, complètement vide. Il n'y avait plus aucune trace de la présence de Henning, ses affaires avaient été rassemblées et renvoyées chez lui, en Suède. La chambre ressemblait davantage à une cabine de bateau, avec sa couchette, et le hublot achevait de donner cette illusion même si son triple vitrage, rempli d'azote, renvoyait davantage à un vaisseau spatial.

Apollon prit possession des lieux, s'amusant de découvrir tous les placards et tiroirs qui optimisaient au mieux l'espace confiné de la cabine. Et tout en installant tranquillement ses affaires, il repensa à la conversation qu'il avait eue avec la gouverneure, lors de son embauche. Pourquoi s'intéresser à Henning ? lui avait-il demandé. Après tout, le préfet avait conclu au suicide et avait remis le dossier au représentant de la Suède. Celui-ci était venu à Concordia, avait recueilli une série de témoignages, comme l'avait fait le préfet avant lui, et avait confirmé l'hypothèse du suicide.

« Mais justement... ! », lui avait répondu la gouverneure. La disparition de

Henning a été traitée par deux fonctionnaires qui n'ont finalement autorité sur rien. Je veux partir de cette disparition pour montrer la faiblesse du dispositif juridique sur le continent et montrer la nécessité d'une autorité qui gère le continent comme un État, avec sa juridiction propre.

– Si je vous comprends, je suis un galop d'essai pour une future juridiction antarctique. Une esquisse de shérif austral, en catimini...

– On peut résumer les choses ainsi. Je préférerais dire : pour renforcer la nécessité et la légitimité d'une gouvernance autonome.

– Une gouvernance autonome ? Vous voulez l'indépendance de l'Antarctique ? Et vos citoyens seront les manchots et les baleines ?

– Ne vous faites pas plus stupide que vous en avez l'air. Vous avez très bien compris : je veux définitivement arracher ce continent aux intérêts des États, qui sont mûs par des soucis économiques. Une autonomie qui n'aurait de compte à rendre qu'à des structures internationales...

– C'est déjà en partie le cas puisque vous existez...

– Je suis le prolongement institutionnel du traité antarctique, vous avez raison. Mais j'ai peu de pouvoirs. Rien n'est abouti. Et surtout, nous avons changé d'époque, la coopération internationale est devenue fragile. Je veux avancer mes pions, consolider l'édifice avant qu'il ne soit trop tard...

– Ok, je comprends. Seulement, votre projet n'aura d'effet que si l'on sait que je travaille pour vous. Sinon comment cela vous profiterait ?

– Il faudra probablement qu'à un moment, je le révèle. En attendant, pour que votre enquête aboutisse, vous devez rester discret dans votre mission.

– Excusez-moi mais je reviens à ma question de départ : pourquoi une enquête ? S'il y a eu suicide...

– J'ai un doute sur ce suicide...

– Pourquoi ? Vous le connaissiez bien ?

– Oui, d'une certaine façon...

– Comment ça, d'une certaine façon ? Ne me dites pas que vous l'aviez recruté, lui aussi ?

– Non. Au début, nous ne nous connaissions même pas. Mais dès notre première rencontre, il s'est passé quelque chose entre nous. Pas d'un point de vue sexuel, je vous rassure...

Apollon fit une moue, cet aspect-là lui était complètement indifférent...

« Ce fut une sorte de complicité immédiate. Nous partagions les mêmes valeurs, il était fortement attaché aux principes du protocole. Nous avons alors établi entre nous un partage d'informations ou d'impressions en off, de façon régulière. Mais en aucun cas, il n'avait l'impression de travailler pour moi.

Seulement...

– Seulement quoi ?

– Eh bien, d'un point de vue extérieur, cela pouvait donner l'impression d'une collaboration secrète.

– Attendez. Vous êtes en train de me dire que sa disparition pourrait avoir un rapport avec votre collaboration ?

– Je pense que oui. Si je m'investis dans ce cas particulier, ce n'est pas par affection pour Henning, même s'il m'était sympathique. C'est que je pense qu'il y a eu meurtre. Peut-être le premier meurtre sur le continent. Un meurtre certainement délibéré, prémédité. Et les raisons de ce meurtre aussi m'intéressent. »

À peine s'allongea-t-il sur sa couchette qu'il s'endormit aussitôt. Il avait encore à récupérer de la longue traversée qu'il avait faite depuis l'Australie et de ses nuits écourtées par le passage des quarantièmes rugissants et des cinquantièmes hurlants. Il se réveilla pourtant deux heures plus tard, dans un état de lucidité et de bouillonnement qui le surprit. Généralement, il avait un sommeil de bonne qualité. Mais il reconnaissait ce type d'insomnie. Ce n'était pas Henning ou l'appréhension d'un nouveau poste. Ce n'était pas non plus la lumière continue du dehors, il avait baissé le panneau du hublot. Non, c'était beaucoup plus bête et mécanique : c'était l'altitude. Un état qu'il avait déjà vécu lors des courses en haute montagne, toutes ces mauvaises nuits en refuge. À Concordia, on était à plus de 3 000 m alors qu'il venait de passer plusieurs semaines au niveau de la mer. Et à proximité du pôle, l'effet de l'altitude augmentait. Son corps réagissait à cette perturbation soudaine et ce n'était pas la peine de forcer. Il se leva et décida d'aller voir son bureau. Le bureau de l'autre...

Les chambres étaient disposées en cercle, pour que chacune puisse avoir un hublot. Le couloir qui les reliait les unes aux autres constituait un second cercle, plus petit et au centre de ce cercle, on trouvait les WC, les douches et les escaliers. À l'étage en dessous : bibliothèque, salon et plus loin, la cafétéria, qui constituait une sorte de cube enchâssé dans le camembert du module. Il fallait traverser la cafétéria pour aller au module Administration.

Il n'y avait personne à cette heure avancée, même s'il faisait clair. Apollon prit une tasse et se servit un café à une machine en libre-service. Il aperçut au fond, déjà devant ses fourneaux, le cuisinier en chef, Charles, avec son gros ventre et ses favoris. Ils se saluèrent de loin. Voilà l'homme le plus important de la base, se dit Apollon. Sirotant doucement le breuvage onctueux et chaud, il se posta devant un des grands hublots qui éclairaient la salle. Le spectacle extérieur n'avait rien d'extraordinaire : une étendue blanche à perte de vue, même pas un monticule

ou un dôme de neige pour créer une impression de relief, c'était le plat pays en version esquimau. Plus singulière était cette lueur au-dessus de l'horizon, une lueur diffuse et déclinante, un halo rouge qui cherchait à convaincre le ciel de devenir mauve mais ça manquait de conviction, ça ne marchait même pas du tout : le ciel restait d'un bleu-jaune délavé. Aucun bruit sinon un léger ronronnement, celui des grilles d'aération et de chauffage, et un vague roucoulement de tuyauterie. Pas d'odeurs non plus, sinon les relents d'une odeur humaine, plutôt masculine, mêlée à celle d'un détergent.

Il emprunta la galerie suspendue qui reliait le module Vie au module administration. L'aménagement intérieur, récent, rompait avec le décor foutraque du temps des pionniers. Il donnait plutôt l'impression d'évoluer dans une station spatiale avec un environnement fonctionnel aux angles arrondis, comme pour rassurer le regard, à la lumière douce, artificielle qui se mêlait à la clarté venant des hublots. Trouant cette ambiance de cocon artificiel : la signalétique d'urgence et les écrans affichant les températures extérieures qui rappelaient la nécessité de rester vigilant et discipliné. Par le hublot, le soleil toujours au-dessus de l'horizon comme s'il frimait un peu avant de disparaître.

Son bureau se trouvait au premier niveau, à l'opposé de celui du directeur. Même escalier central, à colimaçon puis on s'engageait sur la droite.

La porte était légèrement entrouverte. Et de la lumière blanche, venant du plafonnier, passait par l'entrebâillement pour creuser dans la pénombre du couloir un entrefilet de couleur pâle. Quelqu'un était dans son bureau...

Malgré ses cent kilos, Apollon n'avait pas un pas lourd, sa marche était lente et souple, et aucun bruit n'annonça son arrivée. Alors qu'il se rapprochait, il entendit très distinctement des tiroirs qu'on ouvrait et qu'on refermait. Il poussa la porte doucement et découvrit Patrice penché en train de farfouiller dans un tiroir. Celui-ci sursauta en l'apercevant, dans l'embrasure de la porte, qui l'observait en silence.

« Ce n'est pas ce que tu crois... »

– Je ne crois rien, je vois. Et je vois quelqu'un qui fouille un bureau qui n'est pas le sien.

– Non, tu n'y es pas...

– Quoi ? Tu cherches les pages jaunes ?

– Je cherche un document...

– Quel document ?

– Je préfère ne pas t'en parler maintenant. J'en parlerai lorsqu'on fera notre réunion du *board*.

– Ok. Mais c'est désormais mon bureau et je ne t'autorise pas à le fouiller.

Donc, si tu veux mettre la main sur ce document, il vaudra mieux me dire de quoi il s'agit. »

En discutant, l'un et l'autre avaient pivoté dans la pièce et échangé leurs positions : Apollon se retrouvait derrière le bureau tandis que Patrice avait gagné le seuil. Il se tenait là, hésitant, prêt à lui expliquer quelque chose puis, sa main dessinant furtivement une pirouette dans l'air, il se contenta de dire, d'un ton désinvolte : « Désolé, je reconnais que la situation me donne en apparence tort... ». Et il disparut...

Apollon s'assit, pensif. Par le hublot, le soleil, au lieu de disparaître, était reparti à la hausse, telle une balle de jokari qui rebondirait sur l'horizon, filmée au ralenti.

Il se mit au travail, parcourant l'ensemble des dossiers en cours. Même si Patrice avait assuré l'intérim, l'absence d'un manager depuis plusieurs mois avait laissé beaucoup de projets ou de démarches en suspens. Il était temps qu'un remplaçant arrive.

Cécile surgit alors. Décidément, il n'était pas le seul à être matinal ou sujet aux insomnies... Elle tenait un boîtier à la main.

« Mon cadeau de bienvenue ? demanda-t-il.

– Oui, si l'on veut. Mais j'ai peur que ça ne soit pas très agréable... »

Elle sortit du boîtier une grosse seringue.

« Pitié ! Tous mes vaccins sont à jour, docteur... »

– Ce n'est pas un vaccin. De toute façon, on ne tombe jamais malade en Antarctique, il n'y a pas de microbes. Je vais te glisser sous la peau une puce qui enregistrera en continu tes données physiques et me les transmettra aussitôt...

– Si je comprends bien, quand quelqu'un se branle, tu le sais en direct.

– C'est une accélération cardiaque marginale... Bon, te voilà en liberté surveillée. Et maintenant, tu vas effectuer ta première sortie... Avec moi...

– Ouh, tu es du genre rapide et direct, toi.

– Ce n'est pas vraiment une sortie très hot que je te propose. D'abord parce qu'il va falloir t'habiller. Et ensuite je vais voir comment tu te comportes dans des températures basses. Dehors, c'est l'été mais on a une petite baisse de régime aujourd'hui, les températures sont tombées à -35°, ce qui reste encore raisonnable. »

Elle lui trouva une combinaison de sortie, à sa taille, de couleur mauve fluo. Il y avait aussi d'autres vêtements à enfiler, tout un jeu de couches successives, aux tissus très particuliers.

« L'important, c'est la question de la transpiration, lui expliquait-elle, sans prêter attention au déshabillage qu'Apollon devait entreprendre pour mettre ses nouveaux vêtements. Les premiers explorateurs sont morts de leur transpiration. Elle se transformait en carapace de glace sur leur peau. Il faut que ta transpiration sorte, s'évacue sans pouvoir revenir en arrière et se retrouver en contact avec ta peau. Les mailles sont donc conçues un peu comme une chatière qui permettrait aux gouttes de sortir sans pouvoir refluer. Il y a aussi des poches d'air entre les différentes couches de sous-vêtements pour que la transpiration ne remonte pas trop et n'entre jamais en contact avec le froid extérieur. »

Il enfila le caleçon long en thermolactyl avec l'ouverture pour le pénis, puis d'autres sous-vêtements.

« La couleur vive de la combinaison, c'est pour me retrouver si je m'égare ?

– Entre autres, oui. Et puis ça met de la gaieté dans cet univers à la palette chromatique restreinte.

– Je suis surpris par le poids. C'est finalement léger et pas si volumineux que ça.

– C'est pour éviter l'effort physique. Il faut que les mouvements soient presque aussi faciles que dans des conditions normales. Le corps a déjà pas mal d'efforts à faire pour supporter le froid, la sécheresse, l'altitude.

– La sécheresse ? Avec cette neige à perte de vue ?

– Oui, ça peut paraître étrange mais en termes de précipitation nous sommes dans un des endroits les plus secs du globe. Mais le peu d'humidité qui est là se transforme en grésil sur le sol et ne disparaît jamais. Et ce depuis un million d'années. »

Il fallut enfin s'occuper des pieds. Apollon était sensible des pieds et il gardait encore en souvenir les douleurs d'engelures, enfant, lorsqu'il faisait de la montagne avec son père. Il enfila des chaussettes de soie, puis de laine, des sous-bottes en tissu thermique, des bottes, et enfin des surbottes conquises. « Et avec tout ça, je vais arriver à marcher ? », dit-il en imitant une démarche d'astronaute. Cécile sourit. Avec son côté nature, avec ses lèvres charnues, sans fard, et ses yeux bleus, elle lui plaisait bien, à Apollon.

Ils entrèrent dans l'ascenseur. La cage de verre traversa le plancher pour glisser entre les pilotis et l'horizon circulaire autour apparut soudain – une ligne diffuse mais claire entre le blanc de l'inlandsis et le bleu du ciel. Le terme de « désert blanc » n'était pas une image, c'était bien le terme adéquat. Une immensité désertique de glace. Il n'y avait rien d'autre à dire. L'intense luminosité obligea Apollon à enfiler aussitôt ses lunettes de glacier.

Cécile lui tendit un tube de crème. « De l'écran total. On a ici des ultraviolets purs. Il faut te badigeonner tout le visage, même les sourcils. Et n'oublie pas le dessous du nez, des oreilles, du menton si tu le sors de ta combinaison. La réverbération du sol est redoutable. »

Une fois le maquillage terminé, Apollon enfila ses sous-gants de soie puis ses moufles et ils sortirent de la cage transparente. Ils marchèrent entre les gros pilotis, en fait des piliers hydrauliques, ajustables pour maintenir en équilibre les modules de la base sur le sol glacé. Sur le plateau continental, les constructions sur pilotis étaient devenues la norme : il neigeait peu mais le vent déplaçait la neige en surface et l'accumulait dès qu'un obstacle se présentait à lui. La construction sur pilotis permettait au vent de continuer sa course et les bâtiments échappaient ainsi aux désagréments d'un enneigement.

Autour de la base, quelques personnes s'activaient – une équipe se préparait à lancer une sonde météo, une autre partait faire un relevé sur des instruments posés en périphérie. Apollon avisa une motoneige, tout près, qui semblait les attendre.

« On se fait une petite virée en scooter ? »

– Non, désolé. Nous allons marcher, pour que je voie comment se comporte ton organisme. Ton surpoids m'oblige à te surveiller...

– Quel surpoids ? C'est juste de la consistance. Et on va où ?

– On va aller jusqu'au bout du « in ».

– Le in et le off ? On se croirait dans un festival...

– Et tu verras, l'ambiance est garantie. »

Ils commencèrent à marcher droit devant eux. Il n'y avait rien devant qui pouvait constituer un objectif à atteindre, pas la moindre dune, le moindre relief, une platitude infinie. Apollon sentait le froid vif lui attaquer la peau, les yeux, les lèvres. La moindre parcelle de chair exposée était aussitôt assiégée. L'air respiré transformait sa trachée en tube de glace, les poumons semblaient se rétracter et le froid se glissait jusqu'aux sinus. Et ce n'était pas seulement le froid qui l'attaquait. L'air était incroyablement sec. Sous ses pas, la neige, dure, faisait un bruit de carton.

« On se rapproche de la fin du « in », dit Cécile.

Elle regarda l'écran de sa montre.

« Je reconnais que tu as une bonne constitution physique. Souffle, rythme cardiaque. Aucun problème. C'est même au-dessus de la moyenne. Tu as fait de la montagne, tu m'as dit ? Ça se voit. »

Autour, la neige était damée, tassée et striée par le passage des véhicules et des hommes. Au loin, la base n'apparaissait plus déjà que comme un grumeau de

bâtiments qui se serraient les uns contre les autres, pour se tenir chaud ou pour se rassurer, devant cette immensité.

« C'est ça le « in », cette zone damée ?... »

– Oui, mais ça correspond aussi à la superficie sous surveillance de la base. Environ quatre kilomètres de diamètre. Les radars, les drones évoluent dans cette limite. Après c'est le off, on ne s'y aventure pas sauf besoin lié à des missions, et plus aucune surveillance ne fonctionne. Le signal de ta puce va devenir plus faible puis s'éteindre...

– C'est donc dans le off qu'on disparaît ? »

Elle resta silencieuse, comme si elle n'avait pas entendu la question. Avec son bonnet enfoncé au ras des sourcils, ses lunettes de soleil opaques, le rabat de sa capuche couvrant le bas de son visage, elle ne laissait rien percevoir de son expression.

« Tu fais allusion à Henning ? finit-elle par dire. On n'est pas très loin en effet de l'endroit où on a retrouvé sa combinaison. »

– Tu peux m'y conduire ?

– Maintenant ?

– Disons que ça fait partie de ton test... Et je trouve bien d'aller m'y recueillir, une sorte d'hommage ou de salut, de la part de son successeur... »

Cécile soupira, un petit soupir exhalé de ses narines qui se transforma aussitôt en une nuée blanche et cristalline. Elle pouvait difficilement s'opposer à une telle intention.

Ils se mirent en marche, franchissant la limite de la surface damée et progressant sur la surface irrégulière et rugueuse du « out » où leurs pas imprimèrent des traces bancales et peu profondes.

« Tiens, j'y pense... Personne ne m'a parlé de traces. Henning a dû laisser des traces en marchant vers la crevasse... »

– À la température qu'il faisait à ce moment-là, les pas ne laissent aucune trace, la neige est dure comme du granit. »

Ils arrivèrent devant un léger creux, d'ailleurs peu visible tant l'étendue blanche crée un effet optique de régularité plane. Il y avait des piquets orange fluo pour signaler la crevasse, dans le cas où elle serait recouverte par un pont de neige. La crevasse était bien visible, une échancrure longue d'une cinquantaine de mètres, irrégulière comme des lèvres gercées et large d'à peine un mètre. Apollon se pencha pour essayer d'en voir la profondeur.

« Tu ne verras rien. Elle fait des coudes en s'enfonçant. On est descendu jusqu'au premier coude, on a même recouru à une caméra qui s'est enfoncée

jusqu'au second, mais on n'a rien trouvé, le corps a probablement glissé encore plus loin.

– C'est étonnant, cette crevasse...

– Oui, elle est singulière, il y en a très peu dans le secteur. Du coup, tout le monde connaissait son existence. Henning n'a pas pu tomber dedans par accident. Les piquets que tu vois étaient déjà là... »

Outre les piquets, une petite croix, avec des fleurs couvertes de gel.

« Elles font bizarre, ces fleurs... »

– Elles sont en plastique. On voulait en mettre des vraies mais nous n'avons pas eu l'autorisation.

– Pourtant les risques de pollution par une espèce invasive me paraissent nuls, ici, vu les conditions... »

Cécile haussa les épaules.

Apollon s'accroupit sans s'agenouiller et resta un moment silencieux. Il fixa la petite photo de Henning. Un beau gosse. Sourire séducteur. Un regard qui exprimait détermination et intelligence. Une chose l'étonnait. Pourquoi avoir enlevé sa combinaison ? Il devait déjà être quasi mort de froid. Un dernier message envoyé à la communauté des hommes, une façon de leur dire où il était ?

Apollon se releva et regarda au loin la base, vague excroissance colorée au-dessus de l'horizon.

« Comment a-t-il pu franchir une telle distance par -80 ° ? C'est insensé. »

– C'est vrai. Pour des températures extrêmes, nous disposons de combinaisons très élaborées, dignes de cosmonautes mais qui nous permettent seulement de faire des sorties ponctuelles. Pas sur une telle distance ! C'est en effet d'une prouesse physique stupéfiante...

– Henning en était capable ?

– Je suppose, oui. Dans son pays, il était habitué à des courses de demi-fond, dans le froid. À dire vrai, ce n'est pas cela qui me tracasse le plus...

– Ah ? Et quoi donc ?

– C'est qu'enlever une telle combinaison prend un certain temps, dans un sas à température normale. Alors, dehors, la nuit, par une température absolue... Normalement il n'aurait pas pu parvenir à se déshabiller complètement. Le froid l'aurait agressé dès le tout début d'ouverture de sa combinaison et l'aurait handicapé dans ses gestes, et rapidement paralysé. Je ne comprends donc pas comment il a pu aller jusqu'au bout de ses efforts : on aurait dû le retrouver à moitié dévêtu, au bord de la crevasse.

– Paralysé par le froid, il a pu basculer dedans.

– Dans ce cas, il serait tombé avec sa combinaison à moitié ôtée, on ne l'aurait pas retrouvée là, sur le bord.

– C'est vrai. C'est donc qu'il est parvenu à aller jusqu'au bout. L'être humain, dans certaines conditions, est parfois capable de choses incroyables.

– Oui, c'est ce que je me suis dit.

– Et ta puce ? Elle n'a pas permis d'établir son déplacement ?

– Elle permet de te localiser à l'instant présent mais elle n'archive pas tes déplacements, elle n'est pas faite pour ça. Ça ressemblerait trop à un bracelet électronique de prisonnier.

– Au moins elle aurait dû t'alerter, te dire qu'il était en souffrance physique, s'il était dehors à progresser par une telle température...

– C'est vrai... Seulement... »

Elle s'arrêta et laissa sa phrase en suspens.

« Oui ? »

Elle resta silencieuse, peut-être y avait-il un soupir de déception dans le petit nuage qui s'échappait de sa bouche, derrière le rabat de sa capuche.

« Il y a eu un incident inhabituel... »